

la démocratie a partout ses périls, mais à bord plus qu'ailleurs.

Quoiqu'il fut encore matin, mon appétit était éveillé. J'avais justement en face de moi une corbeille de raisin de choix qui me tentait beaucoup, et personne ne songeait à m'en offrir. Il est vrai que personne non plus ne pensait à en manger, sauf le chien qui, lorsqu'il voyait passer quelques grains, ne manquait pas de les avaler. Il avait commencé, en animal fort indiscret, par se planter au beau milieu d'une corbeille et à mordre à même, ce qui lui avait valu une correction sévère. Il en avait parfaitement compris le motif; il ne ramassait donc que ce qui tombait, et, lorsqu'il prenait ses ébats, il avait bien soin de sauter par-dessus les paniers, sans jamais marcher dedans. Moi seul je ne pus jamais lui faire comprendre qu'il n'était pas plus poli de marcher sur moi.

Puisque j'en suis sur mon ennemi Leone, il faut que je rapporte de lui un trait d'intelligence. Comme il dînait successivement avec le capitaine, les matelots et les mousses, il ne pouvait pas se plaindre de la cuisine, mais on oubliait quelquefois de lui donner à boire. Un jour je vis le capitaine armé d'une corde et qui, au lieu de charger un des mousses de châtier l'animal, ainsi qu'il le faisait dans les cas ordinaires, s'acquittait lui-même de ce soin avec une sévérité impitoyable; non-seulement il le frappait à outrance, mais il le moralisait à haute voix, en lui tenant la tête contre le robinet de la barrique à eau. Je m'informai de ce qu'avait fait le pauvre Leone pour mériter un si cruel traitement. On me dit que le malheureux, au risque de nous faire tous mourir de soif, avait été surpris tenant, entre ses dents, le robinet de la pièce à eau, et mettant toutes ses forces pour le tirer à lui. Or, c'é-

tait la seconde fois qu'il se rendait coupable de ce fait : la première, il avait réussi ; il avait pu boire à son aise, mais la moitié du contenu de la pièce avait coulé sur le pont quand on s'aperçut de la chose. Son crime était grave, sans doute, mais le mousse chargé de lui donner à boire méritait tout autant que lui d'être châtié. Je n'en fis pourtant pas l'observation au capitaine, bien certain qu'il eût fait double justice.

Le principal coupable sentit probablement sa faute : il alla consoler le chien gémissant, en lui présentant une jatte d'eau, qui pensa aussi lui porter malheur. Le chat, aussi altéré que lui, n'eût pas plutôt flairé le liquide, qu'il s'élança d'une vergue où il humait l'air en attendant mieux ; il voulut avoir à lui seul la possession de la jatte, et abusant de la jeunesse et de l'inexpérience de Leone, moins ancien à bord, il lui allongea de si vigoureux coups de griffes que celui-ci, pour sauver ses yeux, fut obligé d'abandonner le pot à l'eau et d'attendre que le chat n'en voulut plus.

J'en étais au raisin et à mon envie d'en manger. Je fis l'éloge de sa beauté au capitaine : il me comprit et, se levant, m'en présenta une belle assiette. Depuis, c'est toujours ainsi que j'ai commencé et fini ma journée.

Tandis que je prenais cet à-compte, le mousse-cuisinier, secondé de Tony, son élève, procédait à la préparation d'un repas plus solide. Une demi-douzaine de poules ou poulets attachés par les pattes étaient placés entre deux tonneaux : c'était notre provision de chambre. Le cuisinier-mousse en saisit une et l'étrangle, puis, aidé de son second, la plume, la vide et la lave à l'eau de mer et même de la pleine mer, où il la suspend par une corde. Cela fait, il la découpe et la jette dans la marmite, où il avait mis préalablement du riz et des épices. C'était exactement le procédé de la cousine,

lequel paraît généralement adopté en Espagne, sur terre et sur mer, comme le plus propre à rendre la viande aussi coriace et peu appétissante que faire se peut. Dieu a donné de bonnes choses à l'homme : pourquoi lui a-t-il laissé la puissance de les rendre mauvaises?

La poule était le dîner du capitaine et le mien. Celui de l'équipage fut à peu près le même; seulement au lieu de poule on mit du mouton.

Le plat de l'équipage fut prêt le premier; on le servit à l'air sur une barrique. Dans l'impossibilité de placer ni sièges ni bancs, les six matelots, servis par les mousses, s'étendirent sur des nattes comme les chevaliers romains sur les lits de Lucullus, et chacun à son tour, en commençant par le plus vieux, tira au plat. Le vin était dans un vase à goulot qui pouvait contenir deux litres; il ne fut pas entièrement vidé.

Quand ils eurent fini, les mousses dînèrent. Le chien et le chat succédèrent aux mousses.

Ce fut alors que le capitaine me demanda si c'était l'heure de mon repas. Je lui dis que mon heure serait la sienne. Il était midi. Nous descendîmes dans la chambre; on mit le couvert sur un coffre, la pièce étant trop étroite pour y placer une table: nous nous assîmes comme nous pûmes, et là aussi, tour à tour, nous puisâmes au plat. Le riz n'était pas mauvais, quoiqu'un peu trop safrané, mais la poule était si dure qu'il me fût impossible d'y mordre. J'essayai d'une langue fumée que contenait mon panier. Quant au reste, sauf le pain, je le donnai aux matelots. Le vin qu'on nous servit ressemble assez au vin de Provence: il me parut bon.

Nous sommes toujours en vue des côtes. Santa-Pola commence à se perdre dans la brume. Le cap ou l'île que j'avais remarqué de la plage est devant nous.

L'honnête Rodriguez ne trouve pas son navire assez

chargé. Nous apercevons, surnageant, une forte pièce de bois, reste d'un mât brisé. Il fait mettre le cap dessus et, avec des peines infinies et au risque de chavirer, nous parvenons à l'embarquer. Cela va gêner encore la manœuvre qui n'est déjà pas facile; nos gens s'en soucient peu, ils vendront ce bois deux écus. On peut bien, pour un si beau profit, courir la chance de se noyer.

De nombreux navires sont au large et paraissent suivre la même route que nous : mais si le vent ne nous aide pas plus, la traversée durera huit jours, et d'ordinaire on la fait en trois ou quatre. Mais sur quoi compter, quand le vent est notre locomoteur. En vérité, la vapeur est une belle découverte : qu'on fasse celle d'économiser le combustible, et l'on ne naviguera plus que par elle. Déjà la voile et ses manœuvres qui étaient la perfection de l'art, n'en semblent plus que l'enfance.

Il y a sans doute, en Espagne, des prononciations diverses selon les villes ou les provinces, car il est des personnes que j'entends facilement, et d'autres que, nonobstant mes efforts, je ne puis comprendre. Notre capitaine et trois matelots sont de ce nombre, tandis que je puis converser avec les deux autres.

Grâce au beau temps, nos marins n'ont rien à faire qu'à changer les écoutes. Étendus sur les nattes, ils dorment ou jouent avec Leone. Jamais chien n'a été plus caressé et plus battu; mais je ne le plains pas; il s'est imaginé qu'on n'a à faire que de jouer avec lui, et allant de l'un à l'autre, sans demander l'agrément de personne, il vient vous tirer, vous agacer, vous provoquer, en faisant, pour éviter les endroits prohibés ou les ouvertures des corbeilles, des bonds prodigieux. Je ne sais comment il ne tombe pas à la mer.

Le chat est beaucoup plus discret : il ne fait d'avances qu'aux mousses et ne paraît sur le pont que lorsqu'il

voit tirer la fricassée du feu ou qu'il entend crier quelque poule en danger de mort. En raison de cette discrétion, je le préfère à Leone.

Rendons justice au *San-Antonio* : c'est un bon marcheur, car, malgré la faiblesse du vent, nous laissons derrière nous deux bricks avec qui nous allions de conserve. Et, pourtant, je vois encore Santa-Pola : il semble que cette maudite bourgade court après nous. Par instant, je crois que son image s'est daguerréotypée sur le verre de ma lunette, et je le frotte avec humeur.

Cette lunette, qui bientôt jouera un grand rôle, n'est qu'un binocle d'opéra, de trois pouces de long, fort bonne d'ailleurs. C'est la seule du bord, où tous les instruments de navigation se bornent à une boussole.

Un gros oiseau vient voltiger autour de nous ; je veux tirer dessus, mais personne n'a de fusil, on me le dit du moins. Je n'en crois pas un mot. L'absence complète d'armes à feu à bord de tels bâtiments, qui passent pour tout faire et n'être jamais disposés à se laisser prendre, m'étonnerait beaucoup. Un des matelots, pour me railler, me présenta, en me montrant l'oiseau, son couteau catalan.

Le vent devient plus frais ; on change la voile. Ce n'est pas une petite affaire que de remuer cette énorme vergue et son interminable toile. Notre petit navire a l'air d'y être pendu.

Parmi les bâtiments en vue sont deux trois-mâts : ils ont toutes leurs voiles. J'en compte treize sur l'un et douze sur l'autre ; les catacois mêmes y sont. Ainsi couvert un navire, même de moyenne taille, paraît énorme : on prendrait ceux-ci, avec leur toile blanche, pour des cygnes gigantesques.

Il faut que cette voile latine et le système de grément de ces balancelles aient une grande puissance de

locomotion, car nous gagnons aussi sur ces trois-mâts.

A trois heures, on voit encore la montagne au pied de laquelle est Santa-Pola, mais ce n'est plus qu'une légère vapeur.

A quatre heures et demie, nous dépassons le navire au treize voiles : c'est un anglais. Je ne sais si je rêve, mais je crois voir encore Santa-Pola.

Cinq heures. Le chien joue toujours ; le chat le regarde ; les deux mousses folâtrant ; le gros oiseau, qui nous avait quittés, reparait.

Six heures un quart. On ne voit plus que le ciel et l'eau ; le vent augmente ; la mer s'agite ; le souper s'apprête ; magnifique coucher du soleil ; l'oiseau est parti.

Je soupe seul : le capitaine est malade. On me sert du bœuf fricassé avec des pois chiches, durs comme des balles ; la sauce sent le brûlé. Décidément le mousse est un détestable gargotier. Je mange du raisin.

Je remonte un instant sur le pont. La maladie du capitaine m'inquiète ; si elle s'aggrave, qui conduira le navire. Je veux lui rendre son lit, mais il a pris celui du second. Un matelot me dit : le temps est joli, le vent seulement n'est pas bon.

L'obscurité augmente ; je vais me coucher. La houle est très-forte ; ma montre roule à terre. Je crains qu'elle ne soit brisée : je ne sais pas s'il y en a une autre à bord. Heureusement, elle est intacte : le verre même a résisté.

Je ne sais pourquoi, je rêve toute la nuit à M. de Lamartine que je n'ai pas vu depuis un an.



CHAPITRE XXX.

Route d'Afrique. -- Mauvaise rencontre.

Le 13, je me lève à sept heures. Le vent est fort ; le ciel nuageux ; il pleut ; notre balancelle saute comme une chèvre. Le capitaine va mieux.

Nous n'avons plus de bâtiments en vue. La discussion recommence entre le capitaine, le second et le grand matelot qui est l'opposition incarnée. Le capitaine semble inquiet : à tout moment il consulte un livre qu'il a tiré de sa malle, et il communique à son conseil ce qu'il y a lu.

Ces pourparlers m'intriguent ; quelques mots m'en font soupçonner le motif. Enfin, je l'apprends de mon vieux Silène dont j'ai capté la confiance. La balancelle, comme nous l'avons dit, est à son premier voyage ; Rodriguez en a fait d'autres, mais non comme capitaine, et il n'a jamais été en Afrique. Malheureusement personne de l'équipage n'y est allé non plus. On

avait compté sur quelque navire suivant la même route : tous ont disparu. On a fait beaucoup de chemin pendant la nuit, le capitaine malade n'a pu surveiller la marche, et l'on ne sait pas trop où l'on est ni conséquemment de quel côté il faut suivre.

Très-bons marins sur les côtes d'Espagne où ils sont habitués à naviguer, ces gens ont été complètement déroutés en perdant la terre de vue. Sans carte, sans guide, nous errons dans le pays de l'inconnu, et comme Christophe Colomb marchant à la découverte de l'Amérique, nous allons à celle de l'Afrique : il ne s'agit plus que de la trouver.

De la manière dont nous nous y prenions, cela pouvait tarder. C'était, probablement, aussi l'avis du capitaine, car il recommanda qu'on ménagât l'eau, dont nous n'avions qu'une barrique. Moi, j'allai voir ce qu'il me restait de pain.

Vers sept heures et demie, le temps s'éclaircit ; la pluie a cessé. Je gagne mes nattes en rampant, seul exercice qui me soit permis ; le roulis est trop fort pour que je me tienne debout. Les matelots eux-mêmes n'y parviennent qu'en s'accrochant aux mâts et aux cordages. J'admire avec quelle adresse de chat ils grimpent et se maintiennent sur ces vergues dont le terrible balancement semble, à chaque instant, prêt à les lancer à l'eau. Si ce ne sont pas des théoriciens bien savants, ce sont certainement des matelots très-habiles. Le capitaine, quoiqu'encore souffrant, n'est ni moins lesté ni moins adroit que les autres, et dès qu'une manœuvre l'exige, il est toujours prêt à payer de sa personne.

En ce moment tout le monde est occupé. On ne chante plus ; mais le chien folâtre comme d'habitude et Tony avec lui. Malheureusement, ils se trouvent tous

deux dans les jambes du capitaine qui courait d'un bord à l'autre. Il saisit Tony par sa chemise, il l'élève et lui donne sur le derrière deux tapes qui le font crier comme un paon, et aboyer Leone. Cela lui vaut un coup de pied qu'il évite en se glissant sous Tony, qu'il se met à lécher pour le consoler de sa mésaventure.

A huit heures, je déjeûne avec du raisin. A neuf heures, le soleil reparait. La mer est toujours houleuse, mais le vent s'est fixé : il cesse de tourbillonner ; nous marchons. Les marins s'étendent sur le pont. Ils recommencent à chanter ; le capitaine lui-même fredonne un couplet. Je ne sais si les marins espagnols ont plus d'une chanson, mais ils n'ont pas plus d'un air : il est en mineur et ressemble au miaulement napolitain. Ils n'ont aussi qu'un plat : l'olla podrida ; qu'une danse : le fandago ; le tout leur venant des Arabes. Dites que ce peuple n'est pas constant.

Je vois avec plaisir que le mousse, pour épargner une correction au chien, n'oublie plus de lui donner à boire et, dans sa justice distributive, pour empêcher tout conflit, il présente aussi au chat sa petite écuelle.

Leone, qui fait des niches à tout le monde, est mystifié à son tour. Il s'est bêtement endormi sur une écoute, dont il s'est entouré comme d'un nid, sans se douter que le vent est variable ; tout-à-coup la toile se gonfle, la corde se tend et voilà mon animal parti en l'air, à la grande joie de l'équipage. A cheval sur la corde, ne sachant de quel côté il va tomber, il se démène comme un enragé, en criant à l'aide : il tombe sur le dos ; il crie plus fort et se sauve à toutes jambes pour se cacher.

Le dîner a lieu comme d'habitude ; deux poules en font les frais : l'une est mise aux oignons et l'autre au

riz. Une troisième a disparu par un accident qui ne fit pas rire l'équipage et qui valut quelques tapes au cuisinier. Il avait, comme la veille, pendu sa poule à une ficelle et l'avait mise à la remorque du navire, le tout pour s'éviter de tirer de l'eau. Soit que le nœud d'attache eût été mal fait, soit que quelque poisson glouton fut passé par-là, la ficelle seule revint.

Je n'en ris non plus qu'à moitié, car je vois avec inquiétude que le nombre des volailles est fort réduit et qu'il n'y a pas d'autre viande à bord. Notre pitance pourra devenir fort maigre; j'avais compté sur les pommes de terre, mais ce que j'avais pris pour tel dans l'obscurité, n'en était pas. Sans doute, nous avons du raisin et des melons: si, à la rigueur, on peut avec cela ne pas périr de faim, on risque, en temps de choléra, de mourir d'autre chose; je commençais à m'apercevoir que le raisin d'Espagne, s'il est véritablement, quant à la beauté et la délicatesse, le roi des raisins, n'est pas plus tonique ni plus nourrissant que celui de Suresne.

Le capitaine est assez bien remis pour essayer de dîner. Nous nous mettons à table. Nous sommes tombés sur la bonne poule, elle n'est pas trop coriace; quant au riz, notre cuisinier a oublié de le faire cuire.

Rodriguez, en l'honneur de son rétablissement, veut me régaler de café. Il fait apporter de l'eau chaude dans une soupière; il jette dedans deux à trois cuillerées de café en poudre, y ajoute un peu de cassonade, mêle le tout et me verse de ce lavage qui a la teinte d'un thé léger, et ne me tente nullement. Je lui dis que le café m'empêche de dormir; alors il appelle Leone qui flaire et se sauve. Tony est moins difficile: il avale la potion.

Grâce au vent devenu bon, notre voile, en belle toile

blanche neuve, se déploie maintenant tout entière. Je ne puis me lasser d'admirer sa dimension. Je ne m'explique pas comment un si petit navire peut la supporter avec sa vergue, qui a deux fois la longueur du grand mât. L'écoute de cette voile est un vrai câble.

Tony n'est pas encore très-habile comme marin : il débute. Quant à son collègue, il est d'une adresse merveilleuse, non en cuisine, mais en dextérité pour grimper au mât, aider à prendre un ris ou diriger une vergue ; il rend presque autant de services qu'un matelot : aussi est-il nourri de même, bien qu'il ne mange pas au même plat. Tony a aussi une copieuse ration, qu'il partage avec le chien et le chat. Est-ce bon cœur et générosité, ou bien l'une des conditions de son engagement ? Je ne saurais le dire.

Nous apercevons une voile, la première de la journée. C'est une balancelle, mais plus forte que la nôtre ; peut-être vient-elle de Santa-Pola. Grande discussion à ce sujet. Mon binocle commence à paraître en scène ; le capitaine me prie de le lui prêter. Il faut d'abord que je lui enseigne à s'en servir. Je le mets à son point : il voit à merveille et déclare que le navire en vue n'est ni de Santa-Pola ni d'Alicante.

Le second prend le lorgnon. Il prétend que le bâtiment est d'Alicante : il le nomme, il désigne le propriétaire. Rodriguez soutient son dire. On en vient à l'arbitrage des matelots. Chacun lorgne à son tour : ils ne reconnaissent pas le grément et donnent raison au capitaine. Le second espère que le navire se rapprochera de nous et qu'alors on verra qu'il n'a pas tort. Dans tous les cas, il pourra nous renseigner sur la route que nous avons faite et celle qui nous reste à faire. Cette observation est bien accueillie de l'équipage. Le capitaine qui a repris le binocle commence à faire la

grimace ; il échange quelques paroles avec le second qui , maintenant , ne dit plus rien ; l'allure du navire leur a paru singulière. Non-seulement il se rapproche de nous , mais il manœuvre comme pour nous donner chasse. Le capitaine lorgne de plus belle. Tout d'un coup il fait un saut , suivi d'une exclamation. Le second revient au binocle. Il dit un mot à Rodriguez qui s'élançe à la barre , en donnant un ordre que je comprends en voyant tout l'équipage courir à la voilure pour virer de bord.

Une pièce de canon qu'ils ont cru voir est la cause de cette alerte. La soi-disant balancelle de Santa-Pola est un aviso de guerre ou quelque chose de pis. Je me souvenais d'avoir entendu dire , à Valence , que des corsaires , sous pavillon russe , couraient la mer , et les journaux avaient parlé de lettres de marques délivrées à des Américains. Mais , sans aller chercher si loin , il n'était pas impossible que des forbans , même espagnols , ne fussent venus rôder dans ces parages.

Après avoir cru reconnaître des canons , on s'imagina voir le pont couvert d'hommes , toutes choses que je ne pus distinguer. Quoiqu'il en soit , l'équipage , même le matelot de l'opposition , avaient partagé l'ardeur du capitaine , non pour aller reconnaître ce rôdeur suspect , mais pour détalier au plus vite.

Quant au flibustier , si c'en était un , il avait certainement l'intention de faire notre connaissance : il avait mis toutes ses voiles. Nous les avions avant lui et il n'y restait pas un ris.

Bientôt , à la satisfaction générale , nous vîmes que le petit *San-Antonio* n'avait pas plus envie que nous de recevoir la visite des mécréants. Il fit merveille : nous gagnions visiblement sur notre adversaire et une heure après nous l'avions perdu de vue.

Était-ce réellement un corsaire ? C'est ce que je ne

puis affirmer. Dans le doute, abstiens-toi, avait dit le capitaine, et je crois qu'il avait raison.

Ces allées et venues ne nous faisaient pas avancer, et j'en étais à craindre qu'à l'imitation du pieux Enée et du sage Ulysse, tirant à *hue*, tirant à *dia*, nous ne fussions en train de faire quelque nouvelle odyssee. Bref, je regrettais presque de n'avoir pas ajouté foi aux pressentiments du consul.

Nous venions d'échapper à un danger ou tout au moins de céder à une peur, quand nous tombâmes dans un autre, mais vrai et d'autant plus difficile à éviter, qu'ainsi que l'île de Circé il se présente sous un aspect très-séduisant. Tout-à-coup nous voyons la mer couverte de points noirs que d'abord nous prenons pour des dauphins ou des baleineaux; mais, à mesure que nous avançons, nous distinguons des formes rondes, carrées, cylindriques, et nous reconnaissons des tonneaux, des caisses et des ballots. L'équipage commence à ouvrir de grands yeux pensant être arrivé dans quelque Eldorado, et ne doutant pas que chacune de ces caisses ne fût pleine d'or et d'argent. Certes, ce miracle eut été beau, mais l'Espagnol, bien qu'il ne croie plus grand chose, croit encore aux miracles. Au moyen d'un croc on en atteignit une au passage; on n'eut pas grand peine à la hisser sur le pont: elle était vide. On pêcha ensuite une barrique: elle avait contenu du vin, mais ce qui en restait n'était pas potable. On passa à une troisième, même résultat. Ce qu'on avait pris pour des balles n'était que des enveloppes. On atteignit une troisième barrique: celle-ci avait dû renfermer non des liquides, mais des marchandises sèches, dont on ne voyait que la place. Je me félicitais de cette absence générale. Nul doute que si nos gens eussent trouvé ces caisses et ces tonnes remplies, ils n'eussent voulu

les emporter. Cette pêche aurait demandé bien du temps, et cette addition de chargement eût pu avoir pour conclusion de nous faire sombrer.

Quoique l'examen de ces épaves eût été jusqu'alors d'un assez mince produit, l'équipage croyait toujours arriver à quelque bon lot. L'on continuait à courir des bordées de colis en colis, car il n'y avait pas assez de calme pour mettre à la mer notre canot, si petit d'ailleurs qu'il aurait pu disparaître dans un tonneau. Cet exercice de courtes bordées n'était pas sans quelque péril, et le capitaine, qui voyait fatiguer la voilure et son beau navire, en avait assez, mais il cédaux instances de ses hommes. Cependant, il est un terme à tout. Il me demanda mon binocle, lorgna du côté où nous avions laissé la barque suspecte, fit une certaine grimace comme s'il la voyait encore ; puis, prétendit, ce qui était assez probable, que toutes ces caisses vides venaient d'un navire pillé, sabordé et coulé avec son équipage. Puis, profitant des réflexions que ceci faisait faire aux siens, il s'empressa de cingler au large.

Nous quittons donc ce lieu malencontreux pour courir devant nous. Quant à dire où nous allions, le plus malin du bord n'en savait rien. De toute notre chasse aux épaves nous n'avions recueilli qu'un tonneau en assez bon état et une boîte où il y avait un reste de graisse, qui servit à graisser nos poulies et à faire la soupe au chat.

Ceci nous conduisit à l'heure du souper, qui ne différa en rien des autres repas et n'amena que la mort de la dernière poule, qui trouvait ainsi la fin de son long martyre. Depuis le départ, nos matelots, qui ne voyaient dans ces bêtes que des machines insensibles, ne leur avait donné ni à boire ni à manger, et elles seraient certainement mortes d'inanition, si je ne leur

avais pas jeté un peu de mon pain et quelques épluchures de raisin. Je suis encore à me demander quels étaient les plus stupides des poules ou des hommes qui, en les laissant périr de faim, s'exposaient à s'affamer eux-mêmes.

Ce soir-là, l'équipage ne mangea que des légumes. Dans l'incertitude où nous étions d'arriver prochainement à une terre quelconque, on sentait qu'il était bon de ménager la viande comme l'eau. Là-dessus le grand matelot se mit à guoguenarder le mousse, en l'engageant à bien nourrir Leone et le chat, qui pourraient nous servir à faire l'olla podrida.

La nuit venue, j'allai m'étendre sur mon cadre, où je ne tardai pas à m'endormir.



—

CHAPITRE XXXI.

—

Suite de la traversée d'Espagne en Afrique. — Le rocher sous-marin.

—

Leone et l'oiseau. — La chute et les raisins.

—

Le 14 septembre, je commence ma journée en mettant au courant mes notes quotidiennes, dont les incidents de la veille m'avaient empêché de m'occuper. Je monte ensuite sur le pont pour voir où nous en sommes ; je ne trouve encore que le ciel et l'eau. Le temps ne paraît pas mauvais. Nonobstant une houle assez forte, le *San-Antonio* se comporte merveilleusement et nous ne recevons presque pas d'eau : c'est heureux pour le raisin, qui pourrait y perdre quelque peu de sa fraîcheur et de son parfum. J'en fais mon premier déjeuner comme d'ordinaire et je ne le trouve pas moins bon. Je veux y joindre une tranche de melon, mais on les a embarqués tout verts pour qu'ils pussent supporter la traversée : ils sont durs et sans arôme.

Une petite mouette vient se reposer sur le navire ;

elle est si fatiguée qu'elle ne peut s'envoler, ce qui annonce que nous sommes loin de la terre. Les marins la prennent et viennent me l'offrir. Je veux lui rendre la liberté, elle n'en veut pas : la pauvre bête ne sait pas ce qu'elle refuse.

Ces matelots sauvages qui, au départ, me regardaient de travers et comme un embarras, se sont adoucis ; ils me sourient, ils me parlent : c'est moins par reconnaissance des quelques provisions que je leur ai données que parce qu'ils me voient vivre et faire comme eux. Rien ne déplaît tant aux gens de mer que les plaintes et les grimaces.

Nous ne sommes certainement pas sur la bonne route, car nous n'apercevons pas une voile, tandis qu'au départ nous en étions entourés, et que presque toutes avaient la même destination que nous. Où pouvons-nous donc être ? Voguons-nous vers l'Europe ou vers l'Afrique, ou tournons-nous toujours dans un même cercle ? C'est ce que le capitaine désire savoir tout autant que moi ; à chaque instant il consulte son livre. Je jette les yeux dessus : c'est un traité de navigation espagnol, il est muni d'une carte. Aux caractères et aux dessins, je m'aperçois que l'édition n'est pas nouvelle ; je regarde la date du livre, et je lis : 1795, quatrième édition. Les choses ont marché depuis, et de pareilles cartes ne sont pas une garantie infailible. Je consulte les miennes ; elles valent mieux, mais elles sont sur une très-petite échelle, et je n'ai d'autre guide que Richard, qui parle beaucoup de la terre et pas du tout de la mer.

Ce qui préoccupe surtout le capitaine est un certain rocher sous-marin que signale son traité, c'est là son cauchemar. Le lieu où il se trouve est le grand sujet de discussion entre lui et le grand matelot. A force de parler de ce rocher, il m'avait mis aussi martel en tête ;

j'avais rêvé deux fois que le *San-Antonio* était perché sur sa pointe comme un ex-voto sur la corniche d'une chapelle. Était-ce un pressentiment? Je ne sais, mais la chose manqua d'arriver.

Les matelots nomment *comarez* l'oiseau qu'ils ont pris, et qui est encore là près de moi, sautillant sans vouloir s'en aller; il est à peu près de la grosseur d'une bécasse, mais son bec est moins long et il a les pieds demi-palmés, les pattes jaunes; son plumage est zôné de gris, de noir et de blanc; ses ailes ont dix-huit pouces d'envergure. On lui a offert du pain, de la viande, du raisin: il a tout refusé. Le mousse lui entonne du melon, l'oiseau le rejette; alors il lui passe le bec dans un grain de raisin qui l'empêche de respirer. Je lui dis de l'en débarrasser, ce qu'il fait. J'essaie encore de faire envoler la pauvre bête, elle n'en a pas la force. Les matelots s'en emparent; l'un lui passe une plume à travers les narines, de manière à simuler une paire de moustaches, ce qui divertit fort la compagnie. Un autre imagine une farce bien meilleure, selon lui: il saisit le volatile qui, heureusement pour lui, venait d'expirer, et, au moyen d'un lien, il l'attache à la queue de Leone qui dormait. Au premier mouvement du chien, le cadavre lui frappe le dos; Leone se réveille tout-à-fait et se retourne pour mordre la bête qui tourne avec lui et tombe sur son museau. La peur alors le saisit, il se sauve à l'autre extrémité du navire, mais l'oiseau lui frappe le flanc, le dos, la face: il n'en court que plus vite et il n'en reçoit que plus de coups. Il fait ainsi trois fois le tour du bâtiment roulant dans les paniers de raisin, à la grande colère du capitaine qui seul ne riait pas et attendait le malheureux au passage pour le jeter à la mer. Eh! bien, voyez ce que c'est que l'amour de la vie et l'instinct de la conser-

vation : dans son indicible effroi, le chien garda assez de bon sens pour ne point passer à portée de la main du chef. Entre un danger fantastique ou imaginaire et un danger réel, il ne se trompa pas. Sain et sauf, il se réfugia sous les nattes où, ne bougeant plus, on le laissa tranquille.

C'est là que Tony, qui avait vu d'assez mauvais œil la plaisanterie faite à son ami, alla, pour prévenir un nouvel accès de colère du capitaine, lui dégager doucement la queue, ce qui, sans lui, n'aurait eu lieu que dans le ventre d'un requin, engloutissant à la fois le chien vivant et l'oiseau mort. En ceci, l'enfant fit preuve de plus de raison que les hommes.

Quant à Leone, il est à croire que ce fantôme d'oiseau le poursuivra longtemps et qu'il ne sera guère porté à fréquenter leur espèce.

Malgré le vendredi, nous faisons gras. C'est ce qui a lieu à peu près partout en Espagne, où l'on croirait qu'il n'y a plus de religion; mais un tel gras peut être considéré comme abstinence: c'est un morceau de lard qui, aujourd'hui, fera notre repas. Il sera partagé entre notre table et celle de l'équipage. Je le lui céderais volontiers tout entier: il est d'un jaune qui annonce un âge mûr. Qu'importe, eût-il été frais et bon, le ragoût n'en eût pas été moins détestable: le cuisinier espagnol trouve moyen de rendre mauvaises les meilleures choses, comme le Provençal arrive, par le condiment, à rendre mangeables et parfois excellentes les plus médiocres. De chacune de ces poules dures, un Marseillais aurait fait un succulent potage; puis de sa chair, en y ajoutant force riz et pas mal de légumes, il aurait composé un plat copieux, parfait de goût, et qui eût suffi pour les deux tables. De ceci, Notre-Seigneur lui-même, aussi bon cuisinier qu'il était habile sommelier,

ne nous a-t-il pas donné l'exemple, quand il nourrit trois mille personnes avec cinq petits poissons?

Ce que j'admire dans ces matelots, c'est leur sobriété; ils mangent peu et boivent moins, quoiqu'ils aient du vin à discrétion. Quant aux alcools: rhum et eau-de-vie, je n'ai vu personne en user à bord, sauf le capitaine qui, lorsqu'il était malade, en mit quelques gouttes dans son eau.

La sobriété est une qualité précieuse chez un peuple; l'ivrognerie et la gourmandise accompagnent souvent la barbarie, et toujours y conduisent. Il n'en est pas de même de la friandise ou de la délicatesse en cuisine: vous pouvez être assuré qu'un peuple friand est non-seulement un peuple avancé en civilisation, mais un peuple industriel. L'industrie culinaire donne, à peu près partout, la mesure des autres arts, et, si nous descendons aux détails de famille, nous dirons que le ménage qui se nourrit le plus mal n'est pas toujours le plus pauvre, mais très-ordinairement le plus brut. Dès-lors ce proverbe: *Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es*, n'est pas dénué de vérité. La mère de famille qui apporte un soin habituel dans la préparation du repas de son mari et de ses enfants, est presque toujours une femme d'ordre: c'est le trésor du logis, la poule aux œufs d'or; car avec peu d'argent elle y répand le bien-être. Le contraire arrive sous la ménagère sans conduite: mauvaise mère et mauvaise épouse, elle est infailliblement mauvaise cuisinière. Néanmoins, j'ajouterai qu'elle peut l'être aussi avec toutes les vertus.

Comme j'ai toujours aimé à démontrer par la pratique la vérité d'une théorie, j'aurais volontiers, pour faire comprendre à l'équipage la différence d'un bon à un mauvais repas, consenti à être un jour de cuisine et à remplacer le mousse à son fourneau. J'y avais songé

trop tard : on comprend qu'il devient difficile d'utiliser une casserole quand il n'y a plus rien à mettre dedans.

Je commence à me fatiguer de mon immobilité et j'envie le sort des mousses se balançant sur les vergues. Depuis quatre jours je ne fais d'autre mouvement que d'aller de la cabine au pont, pour m'y glisser à l'aide de quelque corde jusqu'à mon tas de nattes, où je suis à demeure ; j'y lis, j'y écris, j'y fais mon déjeuner de raisin. Quant au dîner et au souper, le capitaine croit de sa dignité et de la mienne de me les faire servir dans sa chambre. Je ne veux pas le contrarier, quoique le jour et l'espace m'eussent bien mieux convenu.

J'ai pourtant voulu étendre l'orbite de mes évolutions ; j'ai essayé, à deux reprises, de gagner l'avant du navire, en sautant d'une barrique à une caisse et d'une caisse à un panier, mais cette tentative m'a assez mal réussi ; les points où je mettais le pied, plus ou moins humectés par l'humidité de la mer, n'offraient pas un appui bien sûr. Les soubresauts de notre léger navire, qui semble jouer avec la lame, mettaient en défaut toutes mes prévisions : deux fois, perdant l'équilibre, je tombai à la renverse sur des corbeilles de raisin, dont le jus s'échappant comme d'un presseur prouvait à la fois la bonne qualité du fruit et la maladresse du sauteur. Aussi mon pantalon d'un gris perlé avait pris une teinte lie de vin qui, par malheur, se trouvait inégalement répartie, et qui, n'étant pas très-bon teint, était sujette à changer de place. Elle ne respectait pas même ma peau. Un jour ayant porté par inadvertance la main à mon visage, la nuance violacée s'y attacha. Plus tard, m'étant regardé au miroir pour me faire la barbe, je me crus menacé d'un coup de sang, et je ne repris ma sérénité que lorsque le savon eût enlevé ce reflet de mauvais augure.

Ce qui me consolait un peu de ces ridicules aventures, c'est qu'elles ne m'étaient pas exclusives. Plusieurs matelots et le capitaine aussi avaient fait la même culbute; enfin, comme Thespis barbouillé de lie, nous portions tous les stigmates de Bacchus. Il n'y avait pas jusqu'à Leone qui, de blanc et noir, était devenu tricolore; sa partie postérieure avait pris une belle couleur de pourpre, témoignage accusateur prouvant qu'il profitait de l'obscurité pour visiter les paniers où il s'asseyait sans façon pour mordre à la grappe plus commodément. Certes, je n'ai rien dit de trop en affirmant que ce chien avait de l'esprit: on le rationnait sur l'eau, il s'abreuvait du jus de la vigne. Cela n'échappait pas au capitaine de qui il s'était fait un ennemi personnel, et c'était par des raisons tout-à-fait politiques ou pour ne pas mécontenter l'équipage que l'animal n'avait pas encore fait son dernier plongeon. Si tu n'y prends garde, pauvre Leone, c'est le sort qui t'attend, mais, pour ta consolation, tu pourras dire: « Je ne l'ai pas volé, » car, de même que beaucoup de gens d'esprit, tu es véritablement insupportable.

Le capitaine, malgré sa figure franche, était d'un caractère peu expansif: nous causions donc peu; d'ailleurs je n'entendais rien à son espagnol, et mon français lui semblait du grec. Un jour, ne pensant plus à l'*uva*, je lui demandai, en finissant de souper, de me faire donner du raisin. Il ne répondit rien, mais je vois mon homme tout pensif répéter bas *zin, zin*. Je croyais qu'il m'avait compris et qu'il s'exerçait à prononcer le mot français, lorsque je l'entends appeler le vieux matelot et lui demander ce que c'était que *zin*? Le vieux matelot se met de son côté à répéter *zin, zin*; puis, après réflexion, il secoua la tête en disant qu'il n'en savait rien: aveu qui l'humilia beaucoup, car il avait la pré-

tention de parler français. Enfin le cuisinier, qui ordinairement me servait, entendit la discussion et y mit un terme en disant que *zin* signifiait *uva*.

Vers quatre heures, le novice crie qu'il voit la terre. Un matelot monte au mât et dit qu'il la voit aussi. Le capitaine soutient que c'est impossible, qu'elle ne peut être visible de ce côté; il me demande mon binocle. Après une assez longue exploration, il répond qu'il n'y a rien.

Un petit oiseau jaune ressemblant à un serin voltige autour du navire, mais, apercevant le chat qui le guette, il reprend son vol. Cet indice indiquerait le voisinage de la côte: ces oisillons chanteurs ne s'en écartent qu'en troupe et à l'époque de leur migration.

Le capitaine consulte plus que jamais sa carte et son livre. Le grand matelot, ici encore, n'est pas d'accord avec lui. Le second n'est de l'avis ni de l'un ni de l'autre. La question est de savoir si c'est au nord ou au midi, à l'est ou à l'ouest, qu'on apercevra d'abord la terre?

A cinq heures, le capitaine monte lui-même à la cime du mât. Il cherche la terre d'un tout autre côté que celui où le novice prétend l'avoir vue. Grande discussion à bord. Est-elle à droite? Est-elle à gauche? Le capitaine dit qu'elle est à droite et qu'on l'y verra avant une heure.

Il avait raison; à cinq heures et demie, je la distingue moi-même, et au point qu'indiquait Rodriguez.

Maintenant il s'agissait de déterminer qu'elle était cette terre? Après tous les tours et détours que nous avons fait, j'étais à me demander si ce que nous voyions était l'Afrique ou l'Europe. A mes yeux, toutes les probabilités étaient pour l'Europe, et je voyais déjà une traversée à refaire.